

## DE LA RENAISSANCE AU SIECLE DES LUMIERES

### 1. La Renaissance ou le culte de la beauté masculine

Pendant la Renaissance, sous l'influence du néoplatonisme, doctrine forgée par le prêtre et humaniste toscan Marsile Ficin qui a traduit Platon en tentant de concilier le paganisme des anciens et la morale chrétienne, promue au rang de philosophie officielle à Florence par Laurent de Médicis, alors que la loi et le discours institutionnel est la plus vibrante démonstration. A Florence et à Rome, condamnent toujours fermement la sodomie et autres "actes contre nature", l'amour des garçons retrouve une place de choix dans la littérature, la peinture et la sculpture. L'exaltation et la glorification du corps masculin par Michel-Ange (1475-1564) dans la plupart de ses chefs-d'œuvre en on ne peut cependant que se borner à discuter, voire à célébrer l'amour courtois, l'adoration spirituelle et chaste d'un jeune garçon, non à pratiquer l'amour sodomite.

Léonard de Vinci (1452-1519) est dénoncé à l'âge de 24 ans pour avoir entretenu des relations avec un jeune homme de 17 ans, mais l'affaire est classée par manque de preuves. Plus tard, il prendra sous son aile dès ses 10 ans le jeune Gian Giacomo Caprotti qui restera auprès de son maître pendant 25 ans jusqu'à son départ en France. Sa discrétion quant à sa vie privée, l'absence de femme à ses côtés et surtout quelques œuvres de Léonard, telles que l'Allégorie du plaisir et de la peine, le Vieillard et jeune garçon se faisant face ou le Saint-Jean Baptiste (1513) laissent supposer ses inclinations affectives.<sup>1</sup>

Michel-Ange, quant à lui, n'a jamais fait mystère qu'il ne vivait que pour ses passions et qu'elles consumaient sa vie et son œuvre : "Aime, brûle, car quiconque meurt n'aura point d'ailes pour gagner le ciel"<sup>2</sup>. Amoureux du beau, amoureux du corps masculin et amoureux de nombreux garçons, ses sculptures, peintures et dessins tout comme ses poèmes scandent avec une puissance divine la force du désir. Du célèbre *David* (1500), devenu l'icône gay par excellence, à l'*Esclave mourant* (1515), en passant par les *20 Ignudi* qui ornent les plafonds de la Chapelle Sixtine (1508- 1510), l'artiste célèbre sans relâche dans son œuvre la beauté humaine, reflet de la beauté céleste.

En 1532, il rencontre le jeune Tommaso de Cavalieri, un jeune noble romain d'une infinie beauté dont il tombe éperdument amoureux et pour qui il écrit plus de trois cents sonnets, sonnets qui sont publiés modifiés bien après sa mort par son petit-neveu en 1623, en pleine Contre- Réforme, le pronom "elle" ayant remplacé le "il". Il faut attendre 1863 pour que les originaux puissent être imprimés pour la première fois. Ainsi, pour satisfaire aux exigences pudibondes d'une société intolérante et

---

<sup>1</sup> FERNANDEZ, *Art et Homosexualité*, pp. 114-118

<sup>2</sup> Cité par NERET, p. 7



castratrice, les Sonnets ont véhiculé une fausse image des amours de Michel-Ange pendant près de 250 ans<sup>3</sup>. Il n'en demeure pas moins que les fresques et les sculptures du génie florentin ont toujours été là et continueront à l'être pour témoigner de sa passion de la beauté des garçons.

Un autre moyen de révéler son orientation homoérotique est de la rattacher à des célèbres mythes culturels. L'exemple le plus fréquent est certainement le rapt de Ganymède par Zeus, représenté par d'innombrables artistes, dont Michel-Ange. Ganymède, il en est fait mention plus haut, qui servait aussi à désigner l'amant plus jeune dans une relation pédérastique, et qui est employé comme référent homosexuel par des auteurs comme William Shakespeare (1564-1616) ou Christopher Marlowe (1564-1593), deux auteurs incontournables, qui, dans le théâtre comme la poésie (voir les Sonnets)<sup>4</sup>, pour le premier, et notamment dans sa célèbre pièce sur Edward II d'Angleterre, pour le second, thématisent l'homosexualité. On retrouve également d'autres mythes sur lesquels divers artistes arriment une volonté d'exprimer une sensibilité homosexuelle, tels que Apollon et Hyacinthe, Achille et Patrocle, Hercule et Achelous, Narcisse, ou encore Saint Sébastien, élevé aujourd'hui encore au rang de symbole gay<sup>5</sup>.

Un peu plus tard, à l'aube de l'âge baroque, les tableaux à la sensualité provocante du Caravage (1571-1610) se démarquent du néoplatonisme du début de la Renaissance. Sans vergogne, il expose avec crudité le désir masculin à travers les corps aguicheurs de ses jeunes modèles romains. Dans son Narcisse (1496), le Joueur de luth (1596), le Jeune garçon mordu par un lézard (1597), mais aussi le Jeune garçon avec un bélier, entre autres peintures, la sensibilité homophile est exprimée plus qu'ouvertement. L'Amour vainqueur (1602) révèle un violent érotisme en mettant en scène un ange à la sexualité incarnée qui foule aux pieds les symboles de la guerre, de la musique et de la littérature. Cette représentation rompt avec la tradition des anges asexués et laisse voir sans ambiguïté les fantasmes pédophiles du peintre<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Concernant Michel-Ange, voir les *Sonnets et Madrigaux à Cavalieri*, et l'ouvrage de NERET.

<sup>4</sup> WILLIAM SHAKESPEARE, *The Sonnets and Narrative Poems*, Knopf, Everyman's Library, New York, 1992

<sup>5</sup> TAMAGNE, *Mauvais genre*, pp. 37-38 ; FERNANDEZ, *Art et Homosexualité*, p. 46 ss.

<sup>6</sup> TAMAGNE, *Mauvais genre*, p. 44 ; FERNANDEZ, *Art et Homosexualité*, p. 138 ss.



## 2. La Réforme protestante et les guerres de religion

Lorsque la Réforme protestante s'installe, au fil des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Martin Luther ne manque pas d'accuser le clergé catholique de s'adonner à la sodomie dans son *Avertissement aux chers Allemands*, paru en 1531. La suspicion d'homosexualité est employée pour discréditer ses opposants, à l'image des Cathares, appelés parfois aussi "bougres" ou "bougerons" ou des Templiers, qui ont fait quelques siècles auparavant l'objet des mêmes accusations, tout comme le Pape Boniface VIII, que Philippe le Bel fait passer pour un hérétique et un sodomite, les protestants anglais qui discréditaient les papistes en référence au célibat des prêtres, ou encore le Genevois Théodore de Bèze, contre qui est menée une campagne de diffamation de la part des catholiques, qui se basent sur ses poèmes de jeunesse pour lui reprocher une supposée homosexualité<sup>7</sup>.

A la même époque, en 1532, l'Empereur Charles Quint promulgue le premier code pénal du Saint Empire Romain-Germanique, dont l'article 116 stipule que tous ceux qui "s'adonnent à la luxure", humain avec animal, homme avec homme, femme avec femme, doivent être brûlés<sup>8</sup>, alors que les Pays-Bas eux aussi punissent la sodomie de la peine capitale. Et dans la Genève de Calvin, les "actes contre nature" sont sévèrement réprimés : ainsi, entre 1555 et 1670, dans la Rome protestante, on recense plusieurs exécutions d'hommes et de femmes pour ce motif, par décapitation, pendaison ou noyade<sup>9</sup>.

Les guerres de religion font rage en Europe. Henri III (1551-1589), Roi de France dès 1574, tente un temps de concilier catholiques et protestants par une politique de tolérance, mais sans succès. Ce qui ne l'empêche point de profiter sans retenue de sa vie privée et d'afficher son homophilie de manière outrancière. Incapable de donner un héritier au trône, entouré d'une cour de "mignons" qui suscite moult railleries, il ne donne guère l'image du roi que son entourage attend. Pierre de L'Estoile, rédacteur du *Journal pour le règne d'Henri III* (1576), décrit ainsi ces favoris qui ne font que soulever l'indignation du peuple et des hautes sphères du pouvoir : "Le nom de mignons commença en ce temps en ce temps à trotter par la bouche du peuple, auquel ils étaient fort odieux, tant pour leurs façons de faire qui étaient badines et hautaines, que pour leurs fards et accoutrements efféminés et impudiques, mais surtout pour les dons immenses et libéralités que leur faisait le roi, que le peuple avait l'opinion d'être la cause de leur ruine (...) Ces beaux mignons portaient leurs cheveux onguets, frisés et refrisés par artifice, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours, comme font les putains de bordeau. (...) Leurs exercices étaient de jouer, blasphémer, sauter, danser, volter, quereller et paillarder, et suivre le roi partout et en toutes compagnies, ne faire, ne dire rien que pour lui

---

<sup>7</sup> TAMAGNE, Mauvais genre, p. 24

<sup>8</sup> GOODBYE TO BERLIN? p. 21

<sup>9</sup> COMPLETELY QUEER p. 608



plaire."<sup>10</sup>

Dans l'aristocratie, comme dans toute position dominante, des relations homosexuelles pouvaient être tolérées dans le cadre d'une sexualité où le maître choisit son partenaire, fille ou garçon, pour autant que ce dernier s'apparente au sexe faible et qu'il soit dominé tant socialement que physiquement. Ainsi, de jeunes prostituées, pages, valets ou apprentis étaient souvent l'objet du plaisir des seigneurs, des maîtres artisans, des membres du clergé ou des artistes. Il faut aussi relever que les relations sexuelles entre jeunes gens, apprentis, moines ou domestiques, étaient fréquentes et rendues possibles par une certaine promiscuité, tout comme par la difficulté d'accéder aux femmes avant le mariage.

### *3. L'inlassable chasse aux sodomites*

Il n'en reste pas moins que les pulsions homosexuelles, tant dans leur expression artistique que dans le quotidien des villes et des campagnes, sont confinées au secret et ne doivent jamais être nommées comme telles, au risque de s'exposer aux sanctions pénales. La société chrétienne et patriarcale ne peut en effet tolérer qu'on vienne ébranler les valeurs sur lesquelles elle repose. La chasse au sodomite poursuit inlassablement son cours: tout au long du XVIe et du XVIIe siècle, on recense des centaines de condamnations au bûcher à travers toute l'Europe, de la France à l'Italie, en passant par l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre ou l'Irlande<sup>11</sup>. Le phénomène gagne même les colonies : en 1636, la colonie de Plymouth (dans le Massachusetts actuel) édicte une loi qui condamne la sodomie par le bûcher. Les autorités portugaises font de même au Brésil en 1646<sup>12</sup>.

### *4. Le siècle des Lumières et l'émergence de la morale bourgeoise*

Le XVIIIe siècle voit apparaître une nouvelle figure de l'homosexuel : le libertin flamboyant et efféminé. Graduellement, la sodomie est perçue comme un "goût" plutôt qu'un vice, même s'il demeure sujet à railleries et constitue toujours une menace pour la cellule familiale façonnée par la nouvelle morale bourgeoise. Selon le lieutenant de police Lenoir, on recenserait à Paris, qui comptait à cette époque 600'000 habitants, plus de 20'000 sodomites autour de 1730, et selon d'autres sources policières, 40'000 quelques années plus tard<sup>13</sup>. Des assemblées de cette étrange confrérie se réunissent dans les cabarets du faubourg Saint-Antoine, et les rencontres nocturnes au Jardin des Tuileries ne sont un mystère pour personne. De l'autre côté de la Manche, à Londres, les "molly houses" bourgeonnent dans le quartier du parc Saint James. Dans ces lieux, on boit, danse, drague ou parodie le

---

<sup>10</sup> Cité par POIRIER, p. 133

<sup>11</sup> Voir la longue liste des sodomites brûlés vifs recensés par LEVER, p 87 ss.

<sup>12</sup> COMPLETELY QUEER, p. 609-610

<sup>13</sup> LEVER, pp. 249-250



monde "normal". Se positionnant délibérément en marge de la société, ces intrépides messieurs se réapproprient les injures populaires, parlent au féminin ou se font appeler "Tante" ou "Madame"<sup>14</sup>.

Si l'on assiste encore à quelques exécutions de sodomites Place de la Grève à Paris, leur nombre diminuera au gré de l'avancée du siècle, les dernières, celles qui virent périr Jean Diot et Bruno Lenoir, étant signalées en 1750. A partir de 1730, l'usage du vocabulaire reflète un tournant : on parle de moins en moins de "sodomite" et de plus en plus de "pédéraste" et surtout d'"infâme", ce dernier terme étant en France celui qu'on retrouve dans les rapports de police<sup>15</sup>. Le "crime contre Dieu et la nature" se banalise progressivement et rejoint la liste des autres délits. La philosophie des Lumières gagne du terrain au détriment de l'Eglise. Voltaire (1694-1778), dans l'article sur l'amour socratique de son *Dictionnaire philosophique* (1764), trouve des excuses à la pédérastie, mais affirme néanmoins que c'est une loi qui anéantirait le genre si elle était appliquée à la lettre. Rousseau (1712-1778), de son côté, narre dans ses *Confessions* par deux fois son horreur devant les avances d'un garçon. Une attitude qui, aux côtés de sa vénération de la famille chrétienne cautionne ainsi d'une certaine manière l'ordre bourgeois. Diderot (1713-1784), quant à lui, confesse que "tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors nature" dans un texte posthume<sup>16</sup>. Le "vice" tend donc à se désacraliser au profit d'une nouvelle morale bourgeoise, familiale, sociale et scientifique, dont les philosophes des Lumières sont les principaux promoteurs, Jean-Jacques Rousseau en tête. Une nouvelle éthique qui ne va pas pour autant conférer aux hommes épris des hommes une liberté plus grande en matière de sexualité, la répression morale continuant de sévir, même si, comme nous allons le voir, la Révolution française, dans un mouvement pionnier en Europe, va décriminaliser les actes sexuels entre personnes du même sexe.

---

<sup>14</sup> TAMAGNE, Mauvais genre, pp. 60-61

<sup>15</sup> LEVER, pp. 239-240

<sup>16</sup> Voir FERNANDEZ, Art et Homosexualité, pp. 151-153

